Document généré le 17 avr. 2024 22:26

Séquences
La revue de cinéma

« L'Express » refoule « La Nouvelle Vague »

Numéro 22, novembre 1960

URI : https://id.erudit.org/iderudit/52122ac

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

La revue Séquences Inc.

ISSN

0037-2412 (imprimé)
1923-5100 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce document

(1960). « L'Express » refoule « La Nouvelle Vague ». *Séquences*, (22), 31–31.

Tous droits réservés © La revue Séquences Inc., 1960

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

"L'Express" refoule "La Nouvelle Vague"

Dans l'hebdomadaire qui a organisé l'enquête sur LA NOUVELLE VAGUE, le journaliste Jean Cau attaque violemment les jeunes réalisateurs français. C'est dans une interview imaginaire que publie L'EXPRESS du 25 février 1960 qu'il dénonce les facilités et les audaces des nouveaux cinéastes.

LUI. — Il y a eu un cinéma muet.

MOI. — Où la rhétorique des gestes et des expressions traduisait l'inaudible langage. Le cinéma n'était pas muet par vocation mais par impossibilité technique d'être parlant.

LUI. — Où voulez-vous en venir ?

MOI. — À ceci. Maintenant que la possibilité **d'écrire** et de **montrer** a été donnée aux "jeunes", qui si longtemps réclamèrent la parole, nous nous apercevons qu'il n'ont a peu près rien à dire. Ils nous disent Saint-Tropez, les voitures de sport, le whisky, les stations de sport d'hiver, les jeux vieillots de l'amour et du hasard, les marivaudages balourds de garçons et de filles qui couchent entre eux au claquement de doigt comme salive le chien de Pavlov. La France est devenue, sous l'oeil de leur caméra, une sorte de Monaco peuplé de photographes de mode et de mannequins de chez Chanel qui boivent du whisky (jamais de cognac !), conduisent des Jaguar ou des Alfa-Romeo (jamais de Dauphine !) et dont la vie n'est qu'une monotone séance de travaux pratiques consacrés au libertinage amoureux. "On attendait Grouchy, c'était Blücher..." On attendait Shakespeare, ses lyrismes et ses orages, et c'est "du Sagan" sans la grâce et la mélancolie de Françoise Sagan...

Pour comble, dans leur misère, ils ont gardé un brin de ruse. Ils flairent l'insignifiance de leur propos : multiplier les séances de canapé, de divan ou de lit, suivre dans leur veulerie des adolescents montés en graine dont l'unique souci est de jouer les Clausewitz de l'érotisme, tout cela, ils le flairent, est d'une vertigineuse minceur. Alors, pour s'en tirer, ils "font moderne". Le dialogue est "intellectuel" ; les gestes et attitudes des personnages atteints de vitellonisme érotique sont "naturels" en diable ; les acteurs jouent à la va-comme-je-te-pousse, décontractés, pas sérieux pour un sou ; les réalisateurs multiplient les allusions pour happy-few, les plaisanteries de chapelle, les ironies à usage interne dont "l'audace" de patronage pour étudiants prolongés méduse la critique et terrorise le paysan intellectuel.

Nous venons de vivre, depuis la Libération, une époque qui n'a pas manqué d'intérêt : guerres, violences, bouleversements politiques et sociaux...

LUI. — Nous y sommes. Vous reprochez aux "jeunes" de ne pas s'intéresser au "social", de se ficher de tout, de se désintéresser de leur époque, de ne pas se pencher sur le sort du "brave ouvrier" et sur l'avenir du monde...

MOI. — Figurez-vous que je n'ai jamais pensé qu'au cinéma — pas plus qu'en littérature — les bons sentiments donnaient automatiquement de bonnes oeuvres. Je n'ai jamais pensé non plus que les artistes d'une époque n'étaient grands que s'ils s'occupaient du problème de la misère ouvrière ou de celui, par exemple, des tortures. La mise entre parenthèses du "social", mille fois d"accord, si c'est pour appréhender quelque chose de l'homme — outre que, je suis tranquille, il n'est pas d'exemple de grande oeuvre qui n'ait pas **récupéré** l'époque en marge de laquelle son auteur avait voulu l'écrire... Mais si c'est pour appréhender le néant ?

LUI. — Mais si cette jeunesse est **comme ça** ! Authentiquement **comme ça** !

MOI. — Primo, je connais cette jeunesse et ceux dont elle est l'**authentique** reflet constituent une minorité ; secundo, sincèrement, je ne vois pas l'intérêt que peut présenter — si elle reste immanente à elle-même — la mise en scène de ses ébats érotiques et de sa veulerie morale. Souvenez-vous des "Vitelloni", le chef-d'oeuvre de Fellini. Toute l'oeuvre, à force d'ironie et de désespoir, basculait au fil des images dans sa propre contestation, si bien que...

LUI. — Il se trouve que ces films "marchent". Donc, ils correspondent à un goût du public.

MOI.— Certes. Deux raisons à cela : la première, c'est que ces films si prétentieux frappent bas ; le poivre érotique dont ils sont copieusement saupoudrés émoustille les spectateurs. Et, tenez, j'attends le "jeune réalisateur" qui aura le courage de se priver de cet ingrédient et acceptera de ne devoir son succès qu'à son talent et non au galbe des jambes de ses vedettes. La seconde raison, et là nous rejoignons le problème "d'époque", c'est que les Français ne veulent rien savoir du monde qui les cerne. Voir, au cinéma, une France réduite aux dimensions de Saint-Troppez ou d'un lit sur lequel un couple s'emmêle bras et jambes, quel repos, quel bonheur, quelle mort !

Le public

J'ai une très haute opinion du public. Et je sais que ce n'est pas en s'abaissant qu'on le touche au fond.

Robert Bresson